

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

## COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III)

Collège Joliette, samedi 1er mars 1879.

(N<sup>o</sup> 11

### MALHEURS ET ESPERANCES

#### II<sup>me</sup> ARTICLE.

Et pourquoi ne pas espérer ? Aucune époque peut-être ne fut plus fertile en espérances que l'époque actuelle. Le mal, il est vrai, semble avoir acquis dans le monde entier une prédominance incontestable ; mais le chrétien, appuyé sur l'infailibilité des promesses divines, assiste sans s'émouvoir à cet effondrement moral. Même en ce monde le mal ne saurait établir un règne durable, l'expérience des siècles le prouve. Il y a d'ordinaire quelque roche tarpéienne près de tout Capitole ; l'empire d'un César quelconque, après quelques années de despotisme, a toujours vu le soleil éclairer ses défaites et son irrémédiable chute. Le mal ne saurait être exempt de cette règle : plus il se croit sûr de la victoire, plus il approche de sa ruine.

L'action funeste des principes révolutionnaires, l'engouement des hommes pour toutes les théories subversives qu'enfantent des génies aveuglés par les vapeurs malsaines de cœurs corrompus, ne dépendent que de la colère d'un Dieu bon, qui désire rappeler ses enfants dans le chemin du devoir et ne veut pas le triomphe éternel de leurs ennemis. Après s'être cachée dans les catacombes, la croix s'est élevée jusqu'au sommet des plus hauts temples païens ; la violence des persécutions n'a fait, ce semble, qu'accélérer le triomphe de la foi ; Rome s'est lassée de ses jeux sanguinaires et de ses débordements ; les révolutions n'ont bouleversé les peuples que pour purifier l'atmosphère viciée du monde et préluder au règne pacifique de la grande pensée chrétienne. De même l'on remarque aujourd'hui un immense réveil chrétien, non pas le réveil apathique d'une âme qui essaie vainement de secouer sa torpeur, mais les agissements brusques et pleins de vie d'un

cœur généreux qui, reniant ses langueurs, reconnaît toute sa force, constate l'organisme parfait du corps auquel il appartient, mesure d'un coup d'œil rapide la grandeur de la lutte à livrer et s'apprête à vaincre.

Le noble exemple que les catholiques belges donnent à leurs frères d'Europe nous annonce ce que sera la lutte dans quelques années. L'arrogance et la profonde méchanceté du parti antireligieux a révolté la fierté des enfants fidèles à l'Eglise dans ce pays qui donna le jour à tant de saints ; ils ont resserré les liens qui les unissent à une même croyance ; les combattants se sont ralliés et ils présentent maintenant aux ennemis un front de bataille superbe que ces derniers tenteront en vain de rompre. " Un comité central, nous dit le *Journal de Bruxelles*, s'est constitué dans le but d'organiser une résistance légale aux manœuvres de la secte maçonnique. Ce comité a résolu d'adresser à tous les pères de famille un éloquent appel démontrant la nécessité de s'opposer à l'envahissement de l'athéisme que l'on tente d'inoculer au cœur même des familles, en bannissant Dieu de l'école. Nous extrayons de ce document les quelques lignes suivantes :

" L'enseignement de la religion disparaît du programme des études et l'atmosphère de l'école cesse d'être religieuse.

Désormais l'instituteur, qui n'enseigne cependant que comme le délégué du père de famille, ne pourrait parler aux enfants de ce qui tient surtout à cœur à la plupart des parents !

Cela ne se peut.

Non-seulement la religion doit faire partie de l'enseignement primaire, mais elle y doit occuper le premier rang ; il n'y a d'écoles dignes de ce nom que celles où Dieu est en honneur. Malheureuses les sociétés tombées assez bas pour l'oublier ! "

Nous sommes convaincus — continue le *Journal* — que cette question de l'enseignement primaire sera comprise par le pays ; l'immense majorité des Belges, qui tient à ce que l'atmosphère de l'école reste religieuse, saura faire entendre sa voix, et prévaloir sa volonté. "

Cette question des écoles est la même partout ; le

mot d'ordre commun aux adversaires de notre saint culte se traduit ainsi : perdre la jeunesse, éteindre la vie chrétienne chez les nations et, pour cela, corrompre le plus pur sang de leurs fils, empoisonner le fleuve dans sa source. Mais aussi il fait bon, à côté de ces malheurs, d'admirer l'énergique fermeté des soldats de Pierre, de contempler les cœurs chrétiens frémissant d'enthousiasme sous les fortes effluves d'un zèle héroïque. La France, depuis longtemps, a deviné les menées des novateurs impies ; depuis longtemps elle est à l'œuvre. Ses fils renégats ont aussi voulu enlever à la jeunesse les principes religieux qu'elle reçoit depuis des siècles ; ils ont voulu enseigner à l'enfant de douze ans à ne pas connaître le Créateur, à conspuer l'autorité paternelle, à mépriser les ministres de l'autel : aussitôt des milliers de voix se sont fait entendre pour repousser d'aussi indignes agressions.

“ Si nos maisons d'éducation chrétiennes — disait l'une d'elles — sont menacées dans leur droit, que nos réclamations s'élèvent pour le faire respecter. Si elles sont atteintes dans leur condition d'existence matérielle, ouvrons nos cœurs et nos bourses et suppléons par nos sacrifices à la privation ou à la diminution des libéralités officielles. Si on les supprime à titre d'écoles publiques, maintenons-les à titre d'écoles libres et que le nombre de leurs élèves soit une protestation vivante contre d'injustes exclusions. ”

Pour la jeunesse instruite, les grandes universités catholiques de Paris, de Lyon, de Lille, de Toulouse et d'Angers ont ouvert leurs cours où la parole de Jésus-Christ retentit, grande et ferme, dans l'enseignement des auteurs classiques chrétiens les plus célèbres, commentés par des maîtres savants et vertueux.

En réponse aux clameurs bruyantes des clubs voltairiens prêchant le centenaire de leur voluptueux vieillard, on a entendu les cercles catholiques applaudir avec ivresse leurs vaillants chefs. M. Chesnelong, dont la parole ardente nous a bien des fois rempli d'admiration, disait dans ce même discours qui nous a déjà fourni plusieurs extraits :

“ On aurait voulu que la France se reconnût elle-même dans l'homme qui avait jeté à la face de Dieu et à la face du monde le sinistre blasphème : “ Ecrasons l'infâme ” ! On aurait voulu que cette France, qui a pu avoir ses heures de colère irréflectie et de frivolité légère, mais qui a toujours gardé bon cœur et bonne âme, acceptât la solidarité d'une apothéose qui aurait été l'apostasie de sa foi ! Cela était impossible, et cela n'a pas été. Il y a encore, grâce à Dieu, une France chrétienne, et, je le disais l'année dernière, elle n'a donné à personne le droit d'apostasier en son nom. ”

La révolution tente d'enlever aux classes ouvrières françaises, par ses ignobles principes d'un communisme impossible, la charité qui les rend heureuses, la religion qui les console, le respect de la propriété, barrière à la sordide cupidité de l'artisan dégradé ; elle leur redit hautement de laisser vide le parvis sacré de leurs temples. Les fauteurs de ces théories, alors au

comble de leurs désirs, seraient certains de saluer le retour de la licence la plus effrénée ; mais ils comptent sans la résistance des valeureux citoyens français, catholiques d'esprit et de cœur, dont la vigilance est d'autant plus active que le péril est plus grand, et dont la fière cohorte semble aujourd'hui redoubler d'héroïsme pour dominer la fureur croissante de l'impiété. A leur instigation les ouvriers, formés en différentes sociétés de frères, sont accourus se ranger autour d'un noyau d'hommes éclairés qui ont entrepris la sublime mission de retenir dans le sein de l'Eglise des milliers de fils dévoués que leur peu de culture intellectuelle expose sans défense aux subtils mensonges des ennemis de cette institution divine.

Si de la vieille terre de nos aïeux nous passons en Angleterre, nous apercevons bientôt l'immense catastrophe qui menace l'édifice vermoulu de Henri VIII. Quelle désagrégation rapide s'est opérée, dans ces dernières années, parmi le clergé anglican ! Quelle tendance aussi, libre et sincère, vers la vraie foi ! Et ce courant, dont on pourrait peut-être craindre l'impuissance s'il sortait des classes infimes du peuple, se manifeste au contraire dans la haute aristocratie, il entraîne les plus éminents docteurs de Londres. Bientôt l'anglicanisme, à la vue de ses ministres fuyant de toutes parts, tombera brisé, répétant ce mot célèbre de Julien l'Apostat : “ Tu as vaincu Galiléen ! ” Mais cette parole, dans sa bouche, ne sera pas blasphématoire : elle signifiera le repentir ; la noble nation anglaise se relèvera convertie, embrassera la croix et l'on verra encore ses souverains cheminer vers la ville éternelle.

Oh ! que de fois les sociétés se sont éloignées de l'autel du Seigneur ! Que de fois le blasphème s'est élevé de toutes parts contre la Reine des anges ! Mille fois, aussi la presse sectaire a fait entendre au monde entier d'horribles paroles contre l'auguste personne de notre Souverain-Pontife. Que d'assemblées impies partout, que de complots ténébreux ! Mais, au milieu de ce concert épouvantable d'injures contre tout ce qui est du ciel, les catholiques ne peuvent-ils pas non plus entendre, comme un chant d'espérance, les suaves psalmodies des millions de pèlerins qui affluent des limites les plus reculées du globe vers les lieux sanctifiés par les miracles de la Vierge Marie, ou vers la terre bénie marquée par le sang d'un Dieu ? Après le règne si plein d'orages et d'angoisses de Pie IX, le doux martyr, n'avons-nous pas vu luire au ciel une lumière, signe de joie et de salut, “ *Lumen in celo* ”, l'étoile brillante de notre nouveau Père ? Le lion de la tribu de Juda ne s'est-il pas levé et ne devons-nous pas espérer que son regard, où Dieu mettra toute la puissance de sa colère, terrassera les ennemis de l'Eglise ?

Espérons donc, espérons plus fermement que jamais !

Que rêves-tu pour eux ?

A MA SŒUR

Ma sœur, toi que je vis grandir auprès de moi  
Jeune fille ; aujourd'hui mère !

Dis, as-tu songé pourquoi  
Le ciel fit naître de toi

Ces enfants gracieux, ces anges de la terre ?

Que rêves-tu pour eux ? Serait-ce du pouvoir  
Le sceptre éblouissant, les heures fortunées ?

Un jour, voudrais-tu les voir  
Tous sur des trônes s'asseoir,

Et de cent nations régler les destinées ?...

Que rêves-tu pour eux ? Sont-ce plaisirs sans fin ?

Fronts rayonnants d'allégresse ?  
Des roses pour leur chemin  
Sans les ronces du chagrin ?

Des coupes du bonheur l'interminable ivresse ?...

Que rêves-tu pour eux ? Est-ce un illustre nom  
Inscrit en lettres d'or aux pages de l'histoire ?

Les honneurs du Panthéon  
Et cet immortel rayon

Dont marque les héros, le soleil de la gloire ?...

O ma sœur, loin de toi ces rêves glorieux !

Ces enfants, Dieu te les donne  
Afin que tu fasses d'eux

Autant d'anges pour les cieux :

Etoiles pour là-haut et fleurs pour ta couronne !

M. J. M

Collège St-Viateur, Bourbonnais Grove. Ill.

## Lettre de Rome

Monsieur le Rédacteur,

Désirant remplir en conscience mes devoirs de correspondant romain de la *Voix de l'Écolier*, — titre dont je m'honore en qualité d'ancien élève, — je profite de quelques moments de loisir pour inviter les estimables et distingués lecteurs de votre journal à une nouvelle promenade à travers les rues de la ville éternelle.

Ceux de ces messieurs qui, dans le cours de leur vie, ont passé par Rome, se souviendront sans doute de la petite église de *San Giuseppe dei Falegnami*, située dans le voisinage immédiat du *Forum romanum*. Quoique perdue dans cette mer immense d'édifices, éclipsée assurément par la majesté des grandes basiliques et des monuments illustres de l'ancienne métropole du monde, cette église n'en occupe pas moins, j'en suis persuadé, une place spéciale dans la mémoire de tout touriste chrétien.

Devant l'emplacement qu'occupe aujourd'hui ce modeste sanctuaire dédié au pauvre charpentier de Nazareth s'arrêta, au premier siècle de notre ère, le cortège triomphal de Titus revenant vainqueur de Jérusalem. La prophétie du Sauveur venait de se vérifier :

Jérusalem était réduite en cendres et de son temple fameux il ne restait pas " pierre sur pierre " ; les légions romaines, instruments de la vengeance divine, avaient environné la ville déicide, ses habitants avaient été massacrés ou dispersés aux quatre vents du ciel, les Juifs ne comptaient plus au nombre des nations. En passant sous l'arc magnifique que le sénat et le peuple avaient érigé en son honneur, Titus fut salué comme un dieu par une multitude ivre d'allégresse. Il semblerait qu'au milieu d'un triomphe si éclatant l'heureux vainqueur ne dût avoir d'autre préoccupation que de recevoir les hommages que lui prodiguait Rome reconnaissante prosternée à ses pieds. Pourquoi donc s'arrêta en cet endroit celui qu'une basse flatterie a surnommé plus tard " les délices du genre humain " ? Ah ! c'est qu'avant d'achever au Capitole cette procession splendide, il fallait immoler une victime. Au milieu des captifs enchaînés qui suivaient le char du triomphateur se trouvait un homme de haute stature, plus richement vêtu que les autres, c'était Simon Bargonas, l'un des trois derniers défenseurs de Jérusalem. Il avait été désigné comme victime, et le sacrifice devait s'accomplir dans l'affreuse prison *mamertine* creusée dans le roc même du Capitole et dont je me propose de vous entretenir en premier lieu.

Cette prison joue un grand rôle dans l'histoire romaine et remonte à la plus haute antiquité. Elle se compose de deux appartements peu spacieux placés l'un au-dessus de l'autre et ne communiquant entre eux que par une étroite ouverture circulaire pratiquée dans le sol. C'est par là qu'on *descendait* les prisonniers dans la chambre inférieure appelée *Tullianum*, de Servius Tullius à qui l'on attribue cette disposition. Il paraît même qu'aux premiers temps de Rome cette prison ou celle qui se trouve au-dessus, dite proprement *mamertine*, fut l'unique local pénitentiaire de la ville, et seule elle suffisait à ses besoins, tant le nombre des malfaiteurs était restreint dans l'enceinte de la paisible cité de Romulus.

" *Felices proavorum atavos, felicia dicas  
Sæcula, quæ quondam, sub regibus atque tribunis,  
Viderunt uno contentam carcere Romam.* "

JUVÉNAL.

En entrant dans ce cachot infect où ne pénètre jamais un rayon de soleil, où l'on respire une atmosphère de tombeau, où tout est noir, silencieux, lugubre, un frémissement d'horreur parcourt nos membres et nous nous demandons comment on a pu condamner des êtres humains à une réclusion aussi cruelle. Et pourtant plus d'un cœur vaillant, généreux, plein de vie, à qui semblait réservé un destin plus doux a languï dans ce froid sépulchre ; plus d'une existence utile, noble, précieuse s'est étiolée ou éteinte dans les sombres profondeurs de cette caverne. Le *Tullianum* a vu mourir Vercingétorix, l'intrépide enfant des Gaules qui tint en suspens la fortune de César ; Jugurtha, qui avait humilié les armes romaines et qui, après avoir orné le triomphe de Marius, périt de faim dans ce cachot ; Séjan, l'ambitieux ministre de Tibère ; l'empereur Vitellius et une foule de personnages de distinction, victimes de la cruauté et de la tyrannie des " maîtres du monde ". On y montre aussi un fragment de la célebre " roche tarpéienne " et les *scalæ gemoniæ* aux-

quelles les cris de douleur et les gémissements des complices de Catilina ont donné un nom.

La haute antiquité de la prison mamertine et les souvenirs historiques qui s'y rattachent, suffisent pour justifier l'empressement des voyageurs à descendre dans cet antre ténébreux ; mais des motifs d'un ordre bien plus élevé y conduisent les touristes chrétiens. La prison mamertine, pour eux, est un lieu de pèlerinage, car son sol froid et humide a été sanctifié par le séjour des SS. Pierre et Paul chargés de chaînes pour Jésus-Christ. La pâle et sereine figure des apôtres semble resplendir au milieu des ombres de ce cachot ; jusque dans les entrailles de la terre leur bouche annonça l'Évangile, et, pour la première fois, l'horrible *Tullianum*, si souvent troublé par les cris de désespoir et le râle de ses victimes, entendit retentir des paroles de consolation, de pardon et d'espérance. Le souvenir de ces augustes prisonniers remplit tellement ce lieu qu'à peine songe-t-on encore aux réminiscences païennes qui s'y rattachent. C'est avec une émotion profonde que le chrétien foule cette terre où S. Pierre et S. Paul marquèrent l'empreinte de leurs pieds ; c'est avec vénération qu'il baise cette colonne de granit à laquelle furent attachés les deux grands apôtres, ce quartier de roc aux pointes aiguës sur lequel ils appuyaient leur tête quand la fatigue les contraignait à chercher quelque repos ; c'est enfin avec un vif sentiment de bonheur qu'il goûte l'eau de la source miraculeuse que S. Pierre fit jaillir du sol pour baptiser ses deux geôliers et plusieurs de ses compagnons de captivité. Cette source produit une eau excellente et, chose étrange, le liquide conserve toujours le même niveau dans son bassin rocheux, quelle que soit la quantité que l'on en retire.

A certains jours de l'année, par exemple à la fête de *San Pietro in Carcere*, la foule des fidèles ne cesse d'encombrer la prison mamertine ; il vaut donc mieux choisir pour cette inspection un jour non férié. C'est ce que je fis la seconde fois que je visitai ce lieu célèbre. Il ne s'y trouvait que quelques personnes, parmi lesquelles deux dames françaises ; le cicerone, personnage indispensable dans tout endroit illustre de Rome, avait la prétention d'expliquer *en français* tout ce qui a rapport à l'emprisonnement des saints apôtres ; mais en dépit de sa faconde et de ses gestes lyriques, le pauvre homme estropiait tellement la langue de Bossuet que son auditoire n'entendait rien à ses dissertations historiques. Je m'offris à servir d'interprète, au risque d'encourir la colère de l'orateur qui prenait son droit au sérieux et espérait, comme ses estimables confrères, recevoir une gratification d'autant plus généreuse qu'il aurait parlé plus longtemps et poussé plus de cris. Je subis sans sourciller le feu de ses regards, et je continuai jusqu'au bout mon explication qui, quoique dépourvue d'intonations savantes et de gesticulations épiques, parut satisfaire l'auditoire. L'irascible cicerone ne me garda sans doute pas rancune de mon intrusion, car personne n'oublia de lui payer la redevance traditionnelle ; sa bourse était satisfaite, son amour-propre devait l'être aussi. Je fus également témoin ce jour-là d'un touchant acte de foi accompli par l'une des deux dames françaises dont j'ai parlé : je la vis s'éloigner un moment du groupe des auditeurs et ramasser une

poignée de terre qu'elle enveloppa ensuite respectueusement dans un mouchoir. Avec quel bonheur cette pieuse personne montrera dans son village de la lointaine Bretagne ce précieux souvenir qu'elle a trouvé à Rome ! De quelle vénération on entourera dans sa famille cette sainte relique ! Oui, elle est sacrée cette terre qu'ont foulée pendant neuf mois les deux grands apôtres, qu'ont foulée dans la suite saint Sixte II, pape, saint Laurent, diacre, saint Eusèbe, prêtre, et plusieurs autres martyrs dont l'histoire fait mention. Elle est glorieuse aussi cette terre : " Le Capitole en effet n'a jamais vu, dans ses jours de triomphe, des héros plus illustres et dont le nom ait traversé les siècles entouré de plus de respect et d'amour. Les fies les plus éloignées, les nations les plus barbares, qui avaient échappé à la domination romaine, ont connu le triomphe de ces obscurs prisonniers et bénissent leur nom, et Rome elle-même s'est laissée, un jour, vaincre et enchaîner par ces glorieux captifs de Jésus-Christ."

Avant de quitter la prison mamertine, je signalerai un dernier détail. Parmi les nombreux ex-voto qui tapissent les sombres parois de ce cachot, on remarque des pistolets, des stylets, des poignards et autres instruments de meurtre, les uns déjà anciens et profondément oxydés, les autres plus récents et même contemporains, à en juger par leur poli et leur éclat. Tous ces objets, déposés dans ce lieu par des mains qui allaient verser le sang, attestent une fois de plus l'influence puissante que la religion exerce sur les mauvaises passions des hommes. C'est une religion qui, selon les paroles d'un ancien auteur,

" *Emollit mores nec sinit esse feros.* "

Mais il est temps de reparaitre au grand jour et de continuer notre excursion. La température est si clémente, le soleil verse dans l'azur profond du ciel des rayons si éclatants que les ruines même au milieu desquelles nous allons passer semblent présenter un aspect moins triste. Laissant le Forum à droite, nous passons sous l'arc de Titus, où nous voyons reproduite l'image du chandelier à sept branches du temple de Salomon ; nous apercevons ensuite successivement : à gauche, le palais des Césars avec ses mosaïques, ses salles et ses thermes ; à droite, le temple de Constantin avec ses trois arches d'une prodigieuse largeur, l'amphithéâtre Flavien, la *Meta sudans*, et nous saluons immédiatement l'arc colossal de Constantin perpétuant le souvenir de la victoire de ce prince sur Maxence et consacrant le triomphe définitif de la croix sur le paganisme frappé à mort. Sans nous laisser distraire par la vue de tous ces monuments, dont je n'ose entreprendre la description archéologique, nous arrivons au pied du mont Aventin.

Notre course ayant déjà été longue, nous nous arrêterons au sommet de cette colline. L'ascension de l'Aventin est une de mes promenades favorites ; la belle église de *San Alessio*, qui s'y élève, me rappelle un souvenir de la première année que je passai au Collège Joliette. Mes anciens condisciples se souviennent sans doute de la belle séance qui fut donnée lors de la première visite de S. G. Mgr Fabre à Joliette, et dans laquelle on représenta avec tant de succès la *Perle cachée* du cardinal Wiseman. Eh bien ! les scènes de ce

drame qui m'avaient si vivement impressionné à cette époque, je crois les revoir chaque fois que je visite *San Alessio* et surtout quand je contemple la châsse qui contient les reliques du saint et sur laquelle on l'a figuré étendu, comme un vil mendiant, sous l'escalier de la somptueuse demeure de son père, le sénateur Euphémus.

Un autre édifice qui m'attire vers le mont Aventin et m'engage à vous y conduire, c'est le monastère de S<sup>te</sup> Sabine. J'aime à parcourir ses salles antiques, ses galeries, sa cour, son jardin silencieux, son paisible sanctuaire. Hélas ! le monastère de S<sup>te</sup> Sabine, comme les autres couvents de Rome, est devenu la proie du fisc ; il a été *incaméré*, il a été pillé et mis à sac par les barbares subalpins qui se sont abattus sur les richesses de la ville éternelle comme une nuée de vautours affamés. Les pauvres moines de S<sup>te</sup> Sabine ont été expulsés de leur demeure par un ordre du gouvernement. Ce monastère appartenait aux Frères prêcheurs. Il a vu passer dans son enceinte aujourd'hui triste et déserte des hommes dont le nom est impérissable : le fondateur même de cet ordre illustre qui a si bien mérité de l'Eglise et de la civilisation chrétienne, S. Dominique, qui obtint par la vertu du Rosaire ce que n'avait pu réaliser une croisade d'hommes armés : la destruction de l'hérésie des Albigeois ; S. Thomas d'Aquin, l'immortel auteur de la *Somme théologique*, l'un des plus admirables monuments de l'esprit humain, Clément VI a comparé la science de ce grand docteur à la lumière qui éclaire le monde et ce jugement a été ratifié par les siècles ; le pape saint Pie V, dont les prières obtinrent du Ciel la glorieuse victoire de Lépante qui anéantit pour jamais la puissance musulmane ; S. Raymond de Pennafort ; S. Hyacinthe, l'apôtre de la Silésie ; S. Norbert, le fondateur des Prémontrés ; enfin une foule de personnages illustres par leur sainteté et par leur doctrine, ou célèbres dans les arts. Et c'est au nom de la civilisation que ces grands hommes ont sauvée, maintenue et perfectionnée ; c'est en dépit des immenses services qu'ils ont rendus à l'humanité ; c'est en présence même des avantages que la société recueille journellement encore des travaux infatigables de ces hommes de génie et de foi que l'on confisque leurs terres, que l'on dépeuple ce couvent qui fut le berceau de tant de nobles inspirations ! "*O caecis hominum mentes, o pectora caeca !*" Espérons que des jours meilleurs luiront pour S<sup>te</sup> Sabine et que l'on verra encore reflleurir dans les murs de l'antique monastère la piété, la science et le doux calme d'autrefois.

La crainte d'être trop long m'empêche de vous relater plusieurs traits édifiants qui se rapportent au couvent de Ste-Sabine, je me bornerai donc à vous signaler quelques curiosités qu'on y montre. Je citerai en premier lieu la chambre occupée par S. Dominique et celle où résida longtemps saint Pie V ; dans la première on voit le crucifix qu'une main criminelle avait empoisonné et qui, lorsque le saint Pontife voulut le baiser dans un élan d'amour, se retira miraculeusement de ses lèvres ; dans la seconde on admire un beau tableau représentant la bataille de Lépante ; enfin dans l'église, ornée de plusieurs toiles de maîtres italiens, on remarque près de l'entrée principale un singulier monument qui attire l'attention du visiteur, c'est une pe-

tite colonne surmontée d'une grosse pierre rugueuse. Une inscription en fait connaître l'histoire : c'est à cet endroit que S. Dominique avait coutume de prier ; un jour, pendant qu'il vaquait avec ferveur à ce pieux exercice, Satan, furieux de voir tous ses assauts repoussés par la vigilance du serviteur de Dieu, lui lança ce quartier de roc ; le saint n'en éprouva aucun mal et ne fut plus dans la suite inquiété par l'esprit malin. Une autre curiosité que les étrangers ne manquent jamais d'aller voir, c'est l'oranger planté par S. Dominique dans le jardin du couvent et qui, malgré ses six siècles d'existence, est encore plein de vie.

"*Sed finis sit*". J'ose entretenir l'espoir que les lecteurs de la *Voix de l'Ecolier* n'ont suivi sans trop de fatigue durant cette longue excursion, et, dans cette espérance qui est bien douce pour un correspondant, je leur annonce qu'à mon premier moment de loisir, je les convierai à une nouvelle promenade.

M. KEHOE.

Rome (Propagande), le 30 janvier 1879.

## L'Art de lire

Sous ce titre M. Ernest Legouvé vient de publier à Paris un ouvrage en deux volumes dont l'un est destiné à l'enseignement primaire, l'autre à l'enseignement secondaire. Cette question étant éminemment classique, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant un court extrait du tome second. Dans le passage que nous reproduisons, l'auteur, un maître en ces matières, traite ce sujet d'une manière très-intéressante quoique rigoureusement didactique ; nous appelons surtout l'attention de nos lecteurs sur les solutions judicieuses que M. Legouvé donne à plusieurs points controversés de l'art de lire.

Faut-il, dans la lecture à haute voix, faire sentir les liaisons ou les supprimer ? Cette question nous met sur la trace de deux ou trois autres qui s'y rattachent ; il en est des voyages dans les idées comme des herborisations : une plante isolée qui s'offre à nous, nous conduit toujours à quelques groupes de variétés semblables qui croissent sur le même terrain ; de la même manière ce petit problème des liaisons n'est qu'une des parties d'une question plus générale : faut-il prononcer toutes les lettres écrites ? Aux liaisons, en effet, se rattachent les *e* muets terminaux, les *e* muets intermédiaires, les diphtongues finales et enfin les doubles lettres.

Commençons par les *e* muets : faut-il dire le charme d' l'étude ou le charm' de l'étude ? Dans ce célèbre hémistiche du *Misanthrope* : « Allez ! je vous refuse ! » faut-il dire je vous r'fuse, ou je vous refuse ?... Dans cette phrase : « Les fleurs se renouvellent à chaque saison... » faut-il dire se renouvellent ou se renouvelle, comme si le verbe était au singulier ? Dans le mot *appendice*, doit-on faire sentir les deux *p*, ou n'en prononcer qu'un ? Enfin, pour en arriver aux liaisons, doit-on dire : je prétends à mon tour, en faisant sentir l's, ou je préten à mon tour, en supprimant l's et le *d* ? Dites-vous venez ici ?... ou vené ici ?... On le voit, ces diverses questions n'en font qu'une : faut-il prononcer toutes les lettres écrites ?... Avant d'y répondre, et pour pouvoir y répondre, marquons d'abord la différence profonde qui existe entre l'orthographe et la prononciation, et distinguons entre l'orateur et le lecteur, car les règles de la diction ne sont pas les mêmes, quand on parle et quand on lit.

Mais occupons-nous d'abord du premier point. L'orthographe a des règles précises ; manquer aux prescriptions orthographiques, c'est faire une faute inexcusable puisque

c'est désobéir à la maîtresse absolue, à la grammaire. La grammaire est le droit écrit, mais quant à la prononciation, elle ressort aussi du droit coutumier. Participant de la parole et de l'écriture, elle a deux lois, l'usage et la règle, la conversation et le dictionnaire. Prétendre subordonner absolument l'un à l'autre, c'est impossible, mais surtout pour l'orateur, parce que l'orateur est un homme qui s'adresse directement à des hommes ; sa personnalité est en jeu ; il parle en son propre nom ; il a besoin qu'on croie en lui ; l'abandon, le naturel, sont les conditions nécessaires de son succès. Or donc, l'observance trop exacte des lois orthographiques de la prononciation lui donne une apparence de pédantisme qui fait obstacle à la persuasion, s'il choque l'oreille à force de correction, car l'oreille a ses exigences particulières, et un rigorisme trop étroit la blesse parfois autant que l'incorrection elle-même ; dans ce cas l'orateur a parfaitement le droit de se souvenir qu'il a deux maîtres, de tempérer les lois de la grammaire par les lois de l'usage, et d'obéir tantôt à l'un tantôt à l'autre ; cet éclectisme, qui ne doit jamais aller jusqu'à la vulgarité, fait partie de son art.

Cela veut-il dire que la règle pour l'orateur, c'est qu'il n'y a pas de règles ? Nullement. Je ne parle pas de l'abolition des règles, mais d'une transaction entre la règle et l'usage. Ajoutez que cette transaction tient à des lois psychologiques très-déliées. Je voudrais vous les expliquer par un exemple. A la fin du siècle dernier, la mode, parmi les élégants, consistait à supprimer en parlant non-seulement les *e* muets, mais l'*r*. Ma parole d'honneur se prononçait : ma pa'oll' d'honneu'. On cite souvent le mot du duc de Richelieu, apostrophant dans la rue un pauvre diable de balayeur : « Eh ! m'sieu le balayeu' !... » A quoi correspondaient ces deux affections de prononciation vicieuse ? A la pensée que le suprême signe de l'élégant était le débrillé dans le langage ; on supprimait les *r* comme les marquis de la Régence se barbouillaient le nez de tabac. Quant au duc de Richelieu, la suppression de l'*r* n'était qu'une marque de mépris. Il n'aurait jamais dit un grand *seigneur*.

(A continuer).

## Informations diverses

La solennité patriotique célébrée en l'honneur du héros de Châteauguay non loin de l'endroit célèbre où s'accomplit le plus brillant fait d'armes de nos fastes militaires, a eu son contre-coup jusque dans les paisibles murs de notre Collège. Durant toute la journée du 27 février l'on vit flotter sur la poitrine de chaque élève un joli insigne avec cocarde aux trois couleurs et portant, outre notre belle devise : RELIGION, PATRIE, HONNEUR, ces mots qui rappelaient l'objet de la fête : CENTENAIRE DU HÉROS DE CHATEAUGUAY. Dans l'après-midi l'Académie St-Etienne se réunit en séance extraordinaire pour applaudir une déclamation patriotique de M. G. Coffin et adopter au milieu du plus vif enthousiasme une motion proposée par M. C. de Lanaudière et secondée par M. A. Renaud.

Voici le texte de cette motion :

M. le Président, Messieurs,

Le village de Chambly qui, depuis sa fondation, a vu s'accomplir tant d'événements remarquables, était encore, le 25 de ce mois, l'heureux témoin d'une fête solennelle. Un grand nombre d'enfants de ce sol bien-aimé s'y étaient donné rendez-vous ; tous ceux qui sentent battre sous leur poitrine un cœur religieux et patriotique s'y trouvaient présents de corps ou d'esprit

pour célébrer le centenaire du plus grand des héros canadiens et déposer sur la tombe de la plus pure de nos gloires militaires, l'hommage de leur respect et de leur reconnaissance.

Nous aussi, messieurs, nous avons senti notre âme surabonder de joie, notre cœur se gonfler d'un orgueil bien légitime lorsque, pendant cette belle fête, nos lèvres ont murmuré le nom de l'immortel de Salaberry, que le Canada aime et est fier de compter au nombre de ses glorieux enfants. Nous devons donc prouver à nos compatriotes que nous aussi nous avons partagé leur allégresse en ce beau jour.

En conséquence j'ai l'honneur de soumettre à vos suffrages la motion suivante :

« Les membres de l'Académie St-Etienne, se faisant les interprètes de tous les élèves de cette maison sont heureux de présenter à M. Châteauguay de Salaberry, petit-fils du héros de Châteauguay, ancien élève du Collège Joliette et ancien membre de notre institution, leurs félicitations les plus sincères pour les honneurs bien mérités, décernés à son illustre ancêtre dont la gloire rejaillit sur lui, sur toute sa famille et sur notre belle patrie. »

Enfin la soirée s'écoula rapidement toute entière remplie par une petite représentation montée en quelques heures où pantomines, scènes et chansons comiques égayerent tour à tour la communauté.

Nous apprenons que le Rév. M. A. Derome, vicaire à Ste-Martine, vient d'être transféré en la même qualité à Lachute.

ERRATA. — Dans la quatorzième strophe de la pièce de poésie intitulée : « SEUL » que nous avons publiée le 1er février, il faut lire

« Aurore du bonheur, sourire du printemps »

au lieu de

« Aurore de la vie, sourire du printemps. »

— Dans le petit article que nous avons consacré, le 15 février, à l'analyse du livre intitulé *Phonography made easy*, par M. J. A. Manseau, professeur à l'Académie commerciale catholique de Montréal, nous avons fait involontairement une inexactitude que nous nous empressons de rectifier. A la fin du deuxième alinéa nous disions : « tandis que, d'après la méthode de M. Manseau, ces trois sons (é, ê, i) ne s'écrivent que de treize manières différentes ». C'est « de trois manières différentes » que nous avons voulu mettre ; ce qui change considérablement le cas.

Nous espérons qu'en présence de notre repentir sincère le correspondant et l'auteur voudront bien nous pardonner ces erreurs que l'art perfide de la typographie nous a fait commettre.

## LISTES DE SEMAINE

### COURS CLASSIQUE.

	Liste du 16 février.	Liste du 23 février
Philosophie.....	O. Lacasse	E. Marion, O. Lacasse et P. Desmarais
Rhetorique.....	N. Préville	F.-X. Desnoyers
Belles-Lettres.....	W. Mercier	W. Mercier
Versification.....	L. Brochu	P. Pelland
Syntaxe.....	A. Provost	A. Bastien, O. Laval- lée et C. Robillard

### COURS COMMERCIAL.

	Liste du 16 février.	Liste du 23 février.	
4e Année Clas. d'aff.	J. Welsh	E. Bernard	
3e " {	Franc....	J. Lafontaine	R. Boulet
	Ang.....	C. Guilbault	C. Guilbault et A. Archambault
2e " {	Franc....	J. Buron	D. Beauvais
	Ang.....	G. Melançon et J. Renaud	P. Granger
1e " {	Franc....	A. Latour	A. Latour
	Ang.....	C. Houle	C. Houle



## L'ABBAYE D'ORVAL

## LEGENDE.

(Suite).

## III

La malheureuse duchesse, tout du moins, n'était pas isolée sans retour, abandonnée complètement. Il lui restait son frère. Le comte Arnould était accouru à Bouillon, dès qu'il avait appris l'épouvantable drame ; il avait essayé, — vainement tout d'abord, — d'adoucir l'amertume de ces larmes qui ne devaient plus tarir, de fortifier, de soulager ce cœur de mère qui jamais ne pourrait oublier. D'abord ses efforts furent vains, car la blessure était trop vive.

— Il n'y a plus pour toi qu'un espoir de salut, qu'un moyen de secours... Tu vas me suivre, sœur chérie ; tu viendras vivre près de moi, au vieux château natal.

— Arnould, c'est ici qu'ils sont morts : ici que je veux pleurer.

— Sœur, la main de Dieu est partout, et partout aussi la présence de ceux qui sont partis avant nous, que nous irons rejoindre... Je suis veuf et seul, je me fais vieux ; reviens, tu seras ma compagne. Si tu savais comme tous t'accueilleront, te souriront là-bas ! Ils t'ont vue tout enfant, et ils t'aiment encore. Tu as grandi dans notre forêt, reviens donc y mourir... Et tu y trouveras, vois-tu, de nouvelles connaissances. De bons religieux, simples, bienveillants, utiles, qui viennent de bien loin, bien loin, par delà les monts ; qui demeurent à présent sur mes terres et qui font tant de bien chez nous ! Je ne sais comment ils s'y prennent, Mathilde, en vérité ! mais ils trouvent toujours, sans qu'on le leur demande, du pain pour les affamés, des secours pour les indigents, des baumes pour les blessés ; des remèdes pour les malades ; de bonnes paroles, de bons conseils et de bonnes prières pour tous. Viens les voir, ma sœur, et, crois-moi, ils sauront soulager ta peine. Ils trouvent, dans leur foi en Dieu, des ressources infinies. Tu seras moins triste et moins seule quand ils t'auront parlé !

La duchesse finit par céder. Elle fit ses préparatifs de départ pour s'en retourner avec son frère. Elle arriva, pâle, émue, toute en deuil, dans ce vieux manoir de Chiny, où elle avait passé le temps de son enfance. On ne put, hélas ! disposer, pour fêter son arrivée, ni fêtes bruyantes et pompeuses, ni divertissements intimes. Chacun comprenait que cette noble veuve, cette mère désolée, ne demandait plus autour d'elle que silence, solitude et repos, pour mieux porter son double deuil.

Le comte Arnould, toutefois, n'avait garde d'oublier ses bons amis les religieux, dont il avait vanté à sa sœur les vertus, la puissance. Aussi, lorsque Mathilde se fût, dans son castel, reposée quelques jours ; lorsqu'elle eut été prier sur les tombes de leurs pères, quand elle eut reçu les simples et compatissants hommages de quelques amis d'enfance, groupés autour du toit natal, il l'invita à venir visiter avec lui, au cœur de la forêt, les bâtiments du nouveau

cloître, et dès le lendemain, par son ordre, pages et serviteurs, hommes d'armes et valets, chevaux et litière fermée, franchirent le pont-levis du castel et s'engagèrent dans l'ombre des grands bois, sous les branches vertes et touffues, sous la voûte d'épais feuillage.

Les bons religieux, en leur retraite, n'avaient pas même été prévenus ; car, — le comte Arnould le savait bien, — leur asile, leurs bras, leurs cœurs, étaient toujours ouverts à ceux qui avaient besoin de consolations et de secours, de repos et de refuge. Et puis ils virent une femme en deuil et comprirent. Peut-être n'auraient-ils point su accueillir avec grâce, louer éloquentement quelque fière châtelaine, quelque heureuse de ce monde. Mais ils avaient déjà vu et essuyé tant de larmes ; ils savaient parler si bien, à son heure, le langage des affligés !

Ce silence bienfaisant des grands bois, ce repos et cette fraîcheur, ces longues heures passées dans le calme de l'église, ces méditations tranquilles qui apportaient un peu d'espoir, ces pieuses exhortations qui faisaient entrevoir, après l'épreuve et la douleur, les sereines régions de l'autre vie, procurèrent à la pauvre affligée un soulagement rapide.

— Je me sens mieux ici, j'y resterais toujours, — dit-elle à son frère Arnould, dans une de leurs promenades

— Je te l'avais bien dit, ma sœur. Aussi quoique je doive m'en retourner sous peu, car l'on a besoin de moi au castel, je t'engage à demeurer en cette douce retraite, — non point toujours, comme tu me le disais tantôt, méchante sœur, — mais assez de temps, du moins, pour que tu puisses devenir plus tranquille, moins affligée. Du reste, je vais laisser ici, à ta disposition, chevaux et litière, gardes et valets, qui te ramèneront en sûreté près de nous, dès que tu en auras envie.

— Merci, frère. Je ne te promets pas d'oublier ; mais je veux tâcher du moins de me résigner, de vivre. Et j'irai te retrouver quand je me sentirai plus forte. A plus tard donc, mon bon Arnould, mon seul ami !

— A bientôt, je l'espère, — conclut le noble comte en embrassant sa sœur.

Puis le lendemain, dès l'aurore, il donna l'ordre du départ, fit amener son palefroi, et, ayant pris congé de Mathilde et des bons Pères, reprit à travers la forêt le chemin de son château.

La comtesse, demeurée seule, employa ses longs loisirs en promenades sans but à travers la forêt ; en méditations pieuses au pied de la petite chapelle au centre du grand bois ; en rêveries tristes et douces au bord de la source vive et fraîche qui, jaillissant en cet endroit, loin de là, s'égarait et bondit. Par quelle bizarre opposition, ou peut-être par quel charme étrange, l'aspect transparent des eaux, de cette eau perfide et profonde qui lui avait ravi son fils, possédait-il toujours un si touchant attrait pour elle ? Était-ce ce murmure qui berçait sa douleur, cette fraîcheur qui ranimait son front, cette onde qui emportait ses larmes ?... Quoi qu'il en puisse être, c'était au bord de la source qu'on la voyait venir, qu'on la voyait s'asseoir, évitant la chaleur de midi sous l'ombre épaisse des grands chênes et y restant jusqu'à ce qu'elle entendit vibrer à l'horizon, au clocher du monastère, les sons lointains et doux



de l'Angelus du soir.

Un jour il lui arriva, tout en aspirant la fraîcheur, tout en regardant couler l'eau, de verser, en rêvant, des larmes plus amères. C'est que, non loin d'elle, sur la berge veloutée, elle venait d'apercevoir une fleur large et belle, au calice empourpré, aux pétales éclatants.

— C'était peut-être, — pensa-t-elle, — une fleur comme celle-là que mon enfant, mon Henri, a voulu cueillir pour sa mère.

Et, retenant ses sanglots, elle étendit la main, pour cueillir, elle aussi, la fleur. Mais, au mouvement qu'elle fit en se penchant sur la rive, sa bague glissa de son doigt amaigri, roula sur la pente rapide et disparut sous l'eau. La comtesse poussa un cri, joignit les mains, s'élança en tremblant :

— Oh ! mon anneau, mon anneau ! il me semblait que, grâce à lui, je me réunirais à mon cher Godefroid... Et je m'étais promis de ne jamais m'en séparer, — sanglota-t-elle.

Les serviteurs accoururent ; du doigt elle leur indiqua la source.

— Oh ! voyez, cherchez là, — répétait-elle en pleurant. — Mon anneau vient d'y tomber ; il ne peut être loin. L'eau est si claire, le sable si uni et si blanc... Puissez là, cherchez bien. Oh ! comme je saurai récompenser, bénir, celui d'entre vous qui le retrouvera, qui saura me le rendre.

Inutile de dire si l'on se pressa, s'agita, plongeant, fouillant et battant l'eau. Pour elle-même, autant que pour ses longs malheurs, la comtesse Mathilde était bien vivement, bien sincèrement aimée. Ecuyers, pages, villageois s'employèrent en vain jusqu'au soir ; nul d'entre eux ne parvint à voir briller sous l'eau, à saisir au passage dans le balancement de l'onde, le mince cercle d'or étoilé de diamants que la pauvre veuve conservait, révérait, avec tant de respect et d'amour.

En pleurant, Mathilde, le soir venu, rentra en sa demeure, sous les murs du couvent. Elle passa une nuit douloureuse, dans les plaintes et dans les larmes. Le Père abbé, que l'on avait averti, vint la trouver le lendemain.

— Oh ! venez, venez, mon bon Père, sanglota-t-elle en l'apercevant. — Vous savez, n'est-ce pas, la perte que j'ai faite, le malheur qui m'accable ? Est-ce que mon époux me reniera là-haut, parce que j'ai perdu le seul souvenir de lui qui me restât encore ?

— Pourquoi pleurer ainsi, mon enfant ? — répondit le digne abbé, de sa voix grave et douce. — Je ne sais quelle impression, quel pressentiment secret me dit que votre trouble est trop grand, votre douleur trop vive. Même ici-bas, tant de pertes se réparent, tant de trésors se retrouvent ! Venez, ma fille, et prions. Car nous avons aussi notre trésor, nous, pauvres moines d'Italie. Rien qu'une simple toile, une bien douce image, où sourit la Mère du Christ, la Mère aussi des affligés.

ETIENNE MARCEL.

(A suivre).

## “ LA VOIX DE L'ÉCOLIER ”

DU


COLLEGE JOLIETTE

Paraît le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance) - - - - - \$1.00

N. B. — Pour les élèves des universités, collèges et académies le prix d'abonnement est de 50 centins.

 ON EXÉCUTE au Bureau de la Voix de l'Ecolier toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Blancs de cour,  
Blancs pour avocats,  
Blancs pour notaires,  
Ouvrages de ville

Spécialité de cartes de visite imprimées dans les derniers goûts

Promptitude et soins garantis.

## COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

dirigé par les

Clercs de Saint-Viateur

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS

Demi-Pensionnaires ..... \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension ..... 100.00

Lit, lavage, raccommodage..... 18.00

Usage d'un pupitre..... 1.00

Leçons et usage du piano..... 20.00

## EN VENTE

— AU —

Bureau de la “ Voix de l'Ecolier ”

## CARTONS D'AUTEL

L'impression de ces cartons a été faite avec un soin particulier et en caractères apparents pour la plus grande commodité de Messieurs les membres du clergé.

PRIX MODERES.